

Pérou Information



Organe de Diffusion des Luites du Peuple Peruvien

ANNEE VII

Octobre -1980

N° 25

Paris

EDITORIAL

DEPUIS LE 28 JUILLET 1980 S'EST TERMINE LE "TRANSFERT DU POUVOIR - AUX CIVILS" COMMENCE IL Y A DEUX ANS ET DEMI PAR LA DICTATURE MILITAIRE. M. FERNANDO BELAUNDE TERRY, CHEF ET FONDATEUR DU PARTI ACCION POPULAR, - ELU EN MAI 1980 S'INSTALLE A LA MAISON DU PIZARRO. SOIXANTE JOURS DE CE GOUVERNEMENT DEMOCRATICO-CONSTITUTIONNEL SONT DEJA PASSES. NOUS POUVONS AFFIRMER SANS RISQUE D'ERREUR -POUR LES MESURES PRISES- QUE CE NOUVEAU GOUVERNEMENT A ADOPTE UNE POLITIQUE DE CONTINUITE. AUSSI BIEN, VIS A VIS DES MILITAIRES, QUE PAR SA PRISE DE POSITION FAVORABLE SUR TOUT AUX CA - PITAUX NORDAMERICANS, A LA GRANDE BOURGEOISIE INDUSTRIELLE ET FINANCIERE ET CECI, SUR LE DOS DU PEUPLE PERUVIEN.

LORS D'UNE RECENTE DECLARATION, SILVA RUETE, EX-MINISTRE DE L'ECONOMIE ET DE FINANCES, CELUI-CI PROCLAMA : "LA POLITIQUE ECONOMIQUE DE U- LLOA (ACTUEL MINISTRE DE L'ECONOMIE ET DES FINANCES) N'EST QUE LA CONTI- NUNATION DE LA MIENNE, CONSEILLEE PAR LE FOND MONNETAIRE INTERNATIONAL"; CETTE PROCLAMATION N'A PAS BESOIN DE COMMENTAIRES!

D'AUTRE PART CERTAINES DISPOSITIONS DEMONTRENT LA PARTICIPATION - DIRECTE DE MILITAIRES DANS LA VIE POLITIQUE DU PAYS: DECRET DE LOI DE - MOBILISATION, NOUVEAU CODE DE JUSTICE MILITAIRE, CREES PAR LA DICTATURE MILITAIRE QUI LEUR OUVRE LA PORTE DU GOUVERNEMENT EN CAS DE TROUBLES, - BIEN QU'A PRESENT GRACE A LA COMPLAISANCE DE L'ACTUEL PRESIDENT DE LA - REPUBLIQUE ILS AIENT DEJA UN RÔLE DE TUTEUR DE LA DEMOCRACIE DANS LE - PAYS. DONC LE DEVELOPPEMENT D'UN GOUVERNEMENT CIVIL-MILITAIRE SE FAIT - DE PLUS EN PLUS SENTIR.

DE TEL CONSTATATIONS MONTRENT BIEN QUE BELAUNDE NE RESPECTE PAS - SON PROGRAMME ELECTORALE, MAIS QU'IL S'EMPRESSE DE CONTINUER LA POLITI - QUE MISE EN PLACE PAR LES MILITAIRES. IL A OUBLIE TOUTES LES PROMESSES ELECTORALES QUI L'AMENERENT AU GOUVERNEMENT: AU RETOUR AU TRAVAIL DE TOUTS LES OUVRIERS LICENCIES PENDANT LA DICTATURE MILITAIRE, IL REPOND PAR DE MESURES DILATOIRES ET DE RESPECT DE LA LEGA- LITE. A L'AMELIORATION DE L'ALIMENTATION DU PEUPLE, IL REPOND PAR UNE HAU SSE DES BIENS DE CONSOMMATIONS ELEMENTAIRES : HAUSSE DU PAIN, DU RIZ, DU SUGRE, ETC. . AU RESPECT DES DROITS DE L'HOMME, IL IMPOSE LA REPRESSION , L'ILLEGALITE DE LA GREVE, DES MANIFESTATIONS. SA PROMESSE DE CREATION D'UN MILLION D'EMPLOIS , NE L'A PAS AMENE A UN PROJET CONCRET.

CEPENDANT FACE A CES MESURES GOUVERNEMENTALES, NOTRE PEUPLE COMMEN CE A REALISER QUE CE GOUVERNEMENT NE REPOND PAS AUX ASPIRATIONS POUR LES QUELLES IL LUTTA PENDANT LES DERNIERES ONZE ANNES. LUTTES QUI LE CONDUI- SIRENT SOUVENT AU SACRIFICE. L'INCAPACITE DE CE GOUVERNEMENT ENTRAINE UN NOUVEL ELAN DANS LE PEUPLE QUI DESIRE QUE DES SOLUTIONS SOIENT DONNEES A SA SITUATION ECONOMIQUE, SOCIALE ET POLITIQUE. CET ELAN PRODUIT DEUX REAC- TIONS: L'UNE DANS LA CLASSE DOMINANTE PARMIS LAQUELLE LE SECTEUR LE PLUS- REACTIONNAIRE A TENTE UN COUP D'ETAT. L'AUTRE DEVELOPPE DANS LE PEUPLE - LE DESIR DE DEFENDRE SES CONQUETTES DEMOCRATIQUES ET LA LUTTE POUR LEUR AMPLIFICATION.

NOUS PENSONS QUE CE MOUVEMENT DE MASSE PEUT ABOUTIR A UNE ACTION - CONSTRUCTIVE SI ON LUI DONNE UN BUT POLITIQUE ET ORGANISE. LES MOUVEMENTS SPONTANES DOIVENT ETRE ABANDONNES ET LAISSER PLACE A UNE VERITABLE ACTION COMMUNE ET CONCERTEE DE LA PART DES SECTEURS LES PLUS PROGRESSISTES DE PE UPLE PERUVIEN. SEULE CETTE ACTION COMMUNE PEUT EMPECHER UN NOUVEAU COUP D'ETAT TOUJOURS ENVISAGE PAR LA CLASSE DOMINANTE.

PEROU INFORMATION FACE A CETTE NOUVELLE SITUATION DANS NOTRE PAYS LANCE UN APPEL AUX ORGANISATIONS ET AUX PERSONALITES DEMOCRATIQUES QUI- TRAVAILLENT EN SOLIDARITE AVEC LA LUTTE DU PEUPLE PERUVIEN ET LEUR DE - MANDE D'UNIR EFFORTS AFIN D'AMPLIFIER LEUR ACTION.

DANS CE BUT, PEROU INFORMATION PRECISE SES OBJECTIFS:
PEROU INFORMATION EST UNE ORGANISATION DEMOCRATIQUE REVOLUTIONNAIRE, AN- TIIMPERIALISTE QUI SE PREOCCUPE DE:
-LA DIFFUSION DE L'INFORMATION, L'APPUI , LA DEFENSE DE LA LUTTE DU PEU - PLE PERUVIEN.
-LA PROMOTION DES IDEES REVOLUTIONNAIRES DE CLASSE QUI CONTRIBUENT A LA REVOLUTION PERUVIENNE.
-CONTRIBUER A L'UNIFICATION DE LA GAUCHE PERUVIENNE.

NOTRE BULLETIN "PEROU INFORMATION" SERA UNE TRIBUNE LIBRE. OUVER- TE AU DIALOGUE ET AUX ANALYSES DES DIVERSES SITUATIONS DE LA REALITE NA TIONALE PERUVIENNE. NOUS INVITONS NOS LECTEURS ET LECTRICES A NOUS FAIRE PART DE LEURS COMMENTAIRES ET SUGGESTIONS AFIN D'AMELIORER NOTRE PETIT TRAVAIL JOURNALISTIQUE.

B.D.I.C.

"POR LA UNIDAD SINDICAL CLASISTA"

SUTEP

ORGANO INFORMATIVO DEL SUTEP - LUGAR 511 - TEL. 41000 - 41013 - DIRECTOR WALDO ALONSO VENTOCILLA

TRIUNFO DEL SUTEP TRIUNFO POPULAR



HABERES DEVOLUCION

SUTEP RECONOCIMIENTO

PLIEGO SOLUCION

APOYO A LUCHAS POPULARES



HORACIO ZEBALLOS GAMEZ

Sec. Gral. du SUTEP

AVEC

ANDRE HENRY

Sec. Gral. FEN (PARIS)

DECLARATION COMMUNE:

SYNDICAT UNIQUE DES TRAVAILLEURS DE L'ENSEIGNEMENT DU PEROU
(S.U.T.E.P)

FEDERATION DE L'EDUCATION NATIONALE
(F.E.N.)

Deux délégations du S.U.T.E.P et de la F.E.N conduites respectivement par leurs secrétaires généraux Horacio Zevalllos Gamez et André Henry se sont officiellement rencontrées le 7 juillet 1980 au siège de la F.E.N.

La F.E.N et le S.U.T.E.P on affirme leur solidarité et leur appui syndicaux mutuels pour la défense des intérêts de classe des personnels d'éducation et des travailleurs péruviens et français.

Les deux organisations exigent :

- la réintégration des 7 000 enseignants licenciés au Pérou.
- l'amnistie générale syndicale et politique au Pérou.

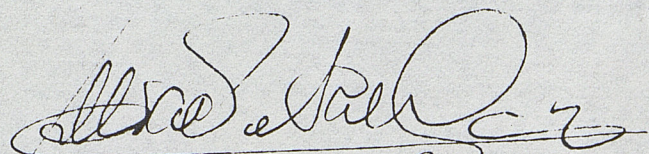
La F.E.N. a réaffirmé son total soutien aux luttes courageuses des enseignants péruviens du S.U.T.E.P., elle a déclaré qu'elle entendait ne ménager aucun effort pour faire connaître dans notre pays les conditions dramatiques dans lesquelles sont maintenus le peuple et les travailleurs péruviens par la volonté de la dictature militaire.

La F.E.N. saisira les organisations internationales compétentes pour s'opposer aux tentatives de liquidation du S.U.T.E.P. par la dictature.


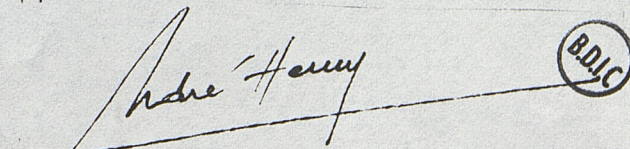
El demandera notamment à l'organisation internationale à laquelle elle est affiliées (S.P.I.E.) de se saisir de l'ensemble des problèmes soulevés en liason avec le S.U.T.E.P.

Le S.U.T.E.P. se solidarise avec toutes les revendications de la F.E.N. notamment pour la défense de la qualité du service public d'éducation en France auxquelles il apporte tout son appui. Son secrétaire général a invité officiellement une délégation de la F.E.N. à se rendre au Pérou.

Le S.U.T.E.P et la F.E.N. rappellent leur détermination d'obtenir de leurs gouvernements respectifs l'amélioration des conditions de vie et de travail des personnels d'éducation indispensables au développement d'une éducation au service des peuples.



Horacio Zevalllos Gamez
Sec. Gral SUTEP.
L.E. 1678901



- André HENRY - Sec. Gral FEN
IARIJ

le 7.7.80

LE PROGRAMME DE GOUVERNEMENT DE BELAUNDE :

Collaboration de M. GUILLERMO AZNARAN
Professeur à la Université SAN MARCOS
Lima-Pérou.

LE PREMIER MINISTRE ET MINISTRE DE L'ECONOMIE, MR. MANUEL ULLOA , A PRESENTE SON PROGRAMME DEVANT L'ASSEMBLEE NATIONALE LE 28 AOUT 1980 : IL CONTENAIT LES PRINCIPES GENERAUX DE LA POLITIQUE A SUIVRE AU COURS DES CINQ PROCHAINS ANNEES.

NOUS ALLONS ICI NOUS CONSACRER PLUS PARTICULIEREMENT AU PROGRAMME ECONOMIQUE DU GOUVERNEMENT - TOUTEFOIS AUPARAVANT IL EST A NOTER DEUX POINTS ABSOLUMENT ESSENTIELS TOUCHANT A LA POLITIQUE GENERALE:

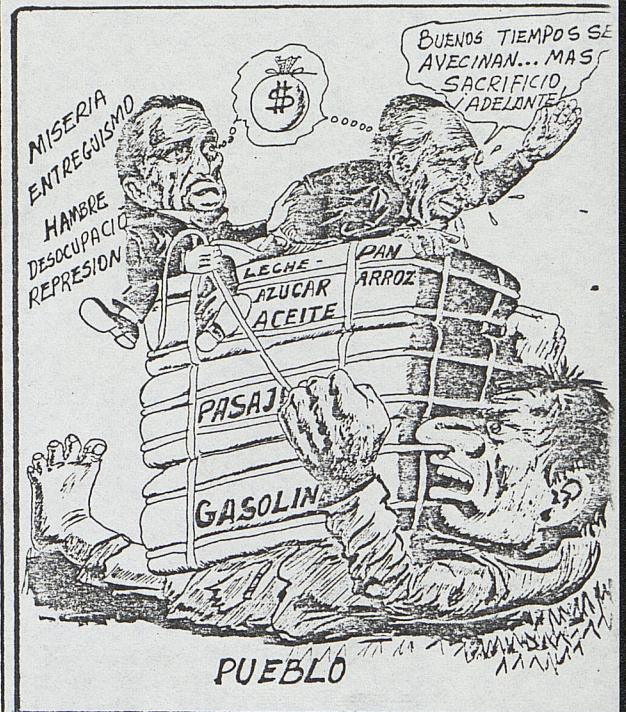
- LE 1er, C'EST LE MUTISME COMPLET QU'OPPOSE LE 1er MINISTRE AUX QUESTIONS CONCERNANT LE ROLE QUE DOIVENT JOUER LES FORCES ARMEES DANS LE GOUVERNEMENT CIVIL. C'EST D'AUTANT PLUS INQUIETANT QUE L'ON SAIT PARFAITEMENT QUE TOUS LES GENERAUX-MINISTRES ET D'AUTRES OFFICIERS QUI AVAIENT DES RESPONSABILITES DANS LE GOUVERNEMENT PRECEDENT ONT REPRIS LEUR PLACE A LA TETE DES FORCES ARMEES. MEME L'ANCIEN PREMIER MINISTRE RESTE CHEF DE L'ARMEE ET GARDE TOUJOURS LE DROIT DE SIEGER AU CONSEIL DES MINISTRES ACTUEL.

LE BUDGET DES FORCES ARMEES N'A PAS ETE TOUCHE, CE QUI PERMET A TOUT LES MILITAIRES DE GARDER INTACTS LEURS PRIVILEGES DONT; LA GRATUITE DU LOGEMENT, DE L'EDUCATION, DES TRANSPORTS (COMPRIS L'AVION), DES LOISIRS ETC.... L'ENSEMBLE DES DEPENSES DES FORCES ARMEES REPRESENTE PRES DE 40% DU BUDGET NATIONAL.

ENFIN , AUCUNE POURSUITE NI INculpATION NE SONT ENVISAGEES A L'ENCONTRE DES MILITAIRES COMPROMIS DANS LES MASSACRES DE L'OPPOSITION, LES TOURNOIEMENTS DES FONDS DE L'ETAT, NI LA CONTREBANDE. CECI MALGRE LES PROMESSES FAITES PAR BELAUNDE PENDANT SA CAMPAGNE ELECTORALE, ET QUI LUI AVAIENT VALU POURTANT UN POURCENTAGE IMPORTANT DE SES ELECTEURS.

LE 2eme POINT QUI N'A PAS ETE EVOQUE PAR LE PREMIER MINISTRE, CONCERNE LA POLITIQUE INTERNATIONALE QUI VA ETRE SUIVIE - BIEN QU'ELLES NE SOIENT PAS EXPLICITES, ON CONNAIT DEJA LES TENDANCES FONDAMENTALES DE CETTE POLITIQUE :

- RELATIONS PRIVILEGIEES AVEC LES ETATS-UNIS SUR LE PLAN DIPLOMATIQUE, ECONOMIQUE ET MILITAIRE.
- REcul EN CONSEQUENCE DE LA PARTICIPATION DU PEROU DANS LE MOUVEMENT DES PAYS NON-ALIGNES, EN LUTTE CONTRE LA DOMINATION DES DEUX SUPER-PUISSANCES MONDIALES (USA ET UNION SOVIETIQUE).
- ATTITUDE DE CONCILIATION ET DE SILENCE VIS A VIS DES AGISSEMENTS DES DICTATURES MILITAIRES VOISINES QU'ONT MEME UTILISE LE SOL PERUVIEN POUR LIQUIDER LEURS OPPONENTS (EN DERNIERE DATE LE CAS DES MONTONEROS ARGENTINS SEQUESTRES ET ASSASSINES A LIMA).



	1976	1977	1978	1979
SUPERFICIE 1'285,216 km ²				
POBLACION TOTAL (Miles)	15,908	16,358	16,819	17,293
LIMA METROPOLITANA	4,134	4,332	4,536	4,744
PRINCIPALES CIUDADES	1,801	1,902	1,995	2,095
EMPLEO				
Población Económicamente activa: PEA (en miles)	4,958	5,113	5,274	5,441
Ocupados (O/o)	50.5	46.1	41.5	44.8
Sub-Empleados (O/o)	44.3	48.1	52.0	67.2
Desempleados (O/o)	5.2	5.8	6.5	8.0
PEA por actividad (miles)				
Agricultura y Pesca	2,146	2,172	2,197	2,222
Minería	66	66	67	67
Industria	632	652	671	690
Construcción	222	228	233	237
Comercio	642	686	735	789
Servicios	942	987	1,034	1,084
Otros	308	322	337	352

PRODUCTO BRUTO INTERNO	1976	1977	1978	1979
PBI (millones de soles de 1970)	323,559	319,729	313,983	325,838
Por Origen:				
Agricultura	41,130	41,130	39,896	41,125
Pesca	3,145	2,972	3,867	4,166
Minería	20,401	25,952	29,456	32,904
Manufactura	83,966	78,508	76,859	79,934
Construcción	18,082	16,690	14,003	14,521
Servicios	156,835	154,477	149,902	153,192
Por destino:				
Consumo Privado	238,786	234,629	221,634	222,934
Consumo Público	42,838	47,036	39,651	36,677
Inversión Bruta Interna	57,942	44,980	39,226	44,604
Inversión Bruta Fija Privada	27,202	23,883	21,495	24,741
Inversión Bruta Fija Pública	26,740	19,597	16,231	19,163
Variación de Existencias	4,000	1,500	1,500	1,500
Aportaciones del Exterior	-16,007	-6,916	13,472	21,624
PBI per-capita (soles de 1970)	20,339	19,546	18,668	18,324
crecimiento del PBI (o/o)	3.0	-1.2	-1.8	3.3

Pérou en cifras 1976 - 1979
Source: Peru Economico, Lima.

EN CE QUI CONCERNE LE PROGRAMME ECONOMIQUE A PROPEMENT PARLE, ON PEUT EN PREMIER LIEU EN FAIRE RESSORTIR LES DEUX CARACTERISTIQUES FONDAMENTALES:

1.- "LE LIBERALISME ECONOMIQUE" QUI SE MANIFESTE PAR UN REcul TRES NET DE L'INTERVENTION ECONOMIQUE DE L'ETAT:

-L'ETAT A DEJA COMMENCE A RENDRE AU SECTEUR PRIVE UNE GRANDE PARTIE DES ENTREPRISES NATIONALISEES APPARTENANT AUX SECTEURS LES PLUS RENTABLES. (PECHE, MINES, PETROLE, PAPIER, CIMENT...) D'AUTRE PART L'ETAT A ABANDONNE CERTAINS SECTEURS CLEFS EN LIQUIDANT LES ENTREPRISES QU'IL Y POSSEDAIT ET EN LAISSANT AGIR LIBREMENT LES ENTREPRISES PRIVEES (COMMERCE EXTERIEUR, TRANSPORTS, MEDIAS, ETC....)

-LA LIBERALISATION DES PRIX EST GENERALISEE EST ATTEINT MEME LE SECTEUR ALIMENTAIRE (PAIN, SUCRE, LAIT, RIZ, BLE) ET L'ETAT A NON SEULEMENT ABANDONNE LE CONTROLE DU PRIX DE CES PRODUITS, MAIS EGALEMENT LE SUBVENTIONNEMENT DE CES MEMES PRODUITS.

2.- L'ACCENTUATION DE L'OUVERTURE VERS L'EXTERIEUR DE L'ECONOMIE QUE L'ON PEUT CONSTATER AVEC:

-LA LIBERTE TOTALE D'IMPORTATION POUR TOUS LES PRODUITS Y COMPRIS CEUX QUE LE PEROU FABRIQUE LUI-MEME, CE QUI SE TRADUIT PAR UNE CONCURRENCE TRES DURE POUR LES ENTREPRISES INSTALLEES AU PEROU. POUR PARVENIR A SON OBJECTIF, L'ETAT A REDUIT CONSIDERABLEMENT LES TARIFS DOUANIERS;

-LE RENFORCEMENT DE LA POLITIQUE VISANT A STIMULER LES EXPORTATIONS, GRACE AUX "MINI-DEVALUATIONS" QUOTIDIENNES DE LA MONNAIE, A LA DIMINUTION DES IMPOTS, A L'EXPORTATION, ET A L'ACCORD DE CREDITS PRIVILEGES A DES ENTREPRISES EXPORTATRICES, ENTRE AUTRES.

-L'AMELIORATION DES CONDITIONS GENERALES POUR LES INVESTISSEMENTS ETRANGERS: DROIT AU RAPATRIEMENT D'UN PLUS GRAND POURCENTAGE DE LEURS BENEFICES, DIMINUTION DE L'ENSEMBLE DE LEURS IMPOTS, POSSIBILITE D'EXPLOITER LES SECTEURS LES PLUS RENTABLES DE L'ECONOMIE (PETROLE, MINES, MANUFACTURE D'EXPORTATION).

-LA RECHERCHE D'EMPRUNTS AUPRES D'ORGANISMES FINANCIERS INTERNATIONAUX (FMI, BID) ET DE BANQUES INTERNATIONALES PRIVEES MALGRE L'ENORME DETTE EXTERNE QUI PESE DEJA LOURD CHAQUE ANNEE DANS L'ECONOMIE PERUVIENNE.

AVEC CES DEUX CARACTERISTIQUES ON PEUT DES A PRESENT SE RENDRE COMPTE QUE LE PROGRAMME ECONOMIQUE ACTUEL NE FAIT QUE RENFORCER LES TENDANCES DEJA DESSINEES PAR LE PROGRAMME ECONOMIQUE DE GOUVERNEMENT PRECEDENT A LA FOIS DANS SA LIBERALISATION DE L'ECONOMIE ET L'OUVERTURE VERS L'EXTERIEUR. APRES CETTE ANALYSE GENERALE DU PROGRAMME ECONOMIQUE NOUS ESSAIERONS DE VOIR PLUS EN DETAIL DANS UN PROCHAIN ARTICLE, L'ENSEMBLE DES MESURES POLITIQUES ECONOMIQUES PRISES PAR L'ACTUEL GOUVERNEMENT DEPUIS SON INSTALLATION AU POUVOIR.

Un Pionnier Péruvien de l'Analyse Sociale : JOSÉ CARLOS MARIATEGUI (1895-1930)

Edgar Montiel*

L'année 1978 marque le cinquantième anniversaire de la publication des *Sept essais d'interprétation de la réalité péruvienne*¹, l'un des premiers ouvrages qui traitent des sociétés latino-américaines, dû à l'essayiste péruvien José Carlos Mariátegui.

Il s'agit d'un livre fondamental, qui a cependant été contesté en raison de l'engagement politique de son auteur. Ses détracteurs y voient une étude fondée sur les à priori socialistes de Mariátegui; pour ses admirateurs, il est la source obligée de toute analyse de la société péruvienne.

En dehors de ces rivalités de clocher, tout le monde s'accorde à reconnaître dans ses sept essais la première tentative d'interprétation globale, structurale et causale de la société péruvienne. Cette étude revêt une dimension scientifique dans la mesure où elle s'efforce, avec plus ou moins de bonheur, de mettre en lumière les tendances structurales de la société péruvienne.

Tout au long de sa vie, Mariátegui a toujours su concilier la pratique quotidienne et le discours théorique. Né en 1895 à Moquega, dans la province du même nom située au sud de Lima, Mariátegui était d'origine modeste. A quatorze ans il entre comme aide-typographe au quotidien *La prensa*. En 1919, mais cette fois en tant que journaliste, dans les colonnes du quotidien *La razón*, il se fait le défenseur de la réforme universitaire et de la journée de huit heures pour les travailleurs².

Dans ses *Notes autobiographiques*³, il révèle que depuis 1918 il s'est « résolument orienté vers le socialisme... De la fin de 1919 jusqu'au milieu de l'année 1923, j'ai voyagé à travers l'Europe. J'ai résidé pendant plus de deux ans en Italie où j'ai épousé une femme et quelques idées. J'ai parcouru la France, l'Allemagne, l'Autriche et d'autres pays encore... »

Il épousera en effet, au cours de ses voyages, des idées venues de différents horizons, dont il fera une synthèse doctrinale originale. A sa vision de base fondamentalement péruvienne vont s'ajouter les influences d'un socialiste libertaire comme Georges Sorel, de l'idéalisme objectif d'un Benedetto Croce, du matérialisme historique de Marx et Engels, de l'historicisme de Gramsci et de l'humanisme d'un Henri Barbusse.

De son passage à Paris, Mariátegui garde le souvenir de ses lectures des écrivains d'avant-garde de l'époque et parfois des relations qu'il entretenait avec eux : Romain Rolland, Anatole France, Gide, Louis Aragon et, tout particulièrement, Henri Barbusse, qui avait coutume de retrouver de jeunes gens du tiers monde au Cercle universitaire Clarté, dont Mariátegui faisait partie.

En 1923, de retour au Pérou, Mariátegui s'efforce, par des reportages, des discours, des conférences (dans les « universités populaires »), des livres et des articles, d'expliquer les complexités de la situation internationale et se propose d'entreprendre un travail systématique de « recherche sur la réalité nationale » et continentale « en suivant la méthode marxiste ».

Il importe de noter que l'auteur développe toute une pratique politique, complément indispensable de ces tâches théoriques. C'est ainsi qu'il fonde le parti socialiste, la Confédération générale



des travailleurs du Pérou, le groupe Rojo Vanguardia (Avant-garde rouge), front étudiant; il fonde aussi le journal *Labor*, organe des travailleurs, la revue *Amauta*, organe du mouvement intellectuel, la revue *Claridad*, organe des étudiants.

Mariátegui entend ainsi donner à chaque catégorie sociale un organisme représentatif et la doter d'un organe de presse qui lui permette de mener le combat en faveur du socialisme.

Il convient d'accorder une place particulière, dans l'itinéraire intellectuel de Mariátegui, à la direction de la revue *Amauta*, créée en 1926 afin de « mettre en lumière et de connaître les problèmes péruviens à partir de points de vue doctrinaires et scientifiques », et de « créer un lien entre les hommes nouveaux du Pérou et, dans un premier temps, ceux des autres peuples d'Amérique, puis des autres peuples du monde »⁴.

La revue devint le principal centre d'animation du débat culturel, scientifique et politique sur le continent. Les étudiants, les travailleurs, les hommes des professions libérales, ceux du monde des sciences, des lettres, des arts et de la politique la lisaient avec intérêt aussi bien à Lima et Mexico qu'à Buenos Aires et La Havane. Elle accueillait dans ses colonnes les hommes qui allaient marquer cette époque : Pablo Neruda, José Ingenieros, Jorge Luis Borges, José Vasconcelos, Anibal Ponce, Julio Antonio Mella, César Vallejo, Ricardo Martínez de la Torre, Jesús Silva Herzog, Waldo Franck, pour n'en citer que quelques-uns.

La revue a marqué la génération d'intellectuels d'alors; le grand romancier cubain Alejo Carpentier nous a confié à ce propos que ses contemporains et lui-même « étaient soudain passés de la revue *Mundial* que Ruben Darío et Gomez Carillo publiaient à Paris — Gomez Carillo qui voulait faire rêver de Paris tous les jeunes Latino-Américains — à l'esprit d'une jeune revue publiée au Pérou, *Amauta*, la revue de Mariátegui »⁵.

Dans cette revue, Mariátegui et ses collaborateurs analysent les événements les plus marquants qui se produisent alors sur le continent : les luttes du mouvement sandiniste au Nicaragua, l'impact de la révolution agraire de Pancho Villa et d'Emiliano Zapata, les péripéties que connaissent les jeunes démocraties du Chili et de l'Uruguay, le débat socio-culturel sur le mouvement indigéniste, l'étude de l'intervention des intérêts nord-américains, etc. La revue allait ainsi canaliser l'un des premiers efforts de regroupement par

lequel l'intelligentsia latino-américaine tentait d'interpréter de façon autonome, méthodique et rationnelle, le devenir socio-politique de l'Amérique latine.

Après une vie intense et mouvementée — il fut en effet souvent en butte aux persécutions des dictatures locales — Mariátegui mourut à 35 ans, le 16 avril 1930, victime d'une maladie des jambes dont les premiers effets s'étaient manifestés alors qu'il était tout enfant.

Lire Mariátegui

Avec ses sept essais, Mariátegui entend poser un diagnostic sur la société péruvienne, envisager le Pérou comme un objet d'étude global, le considérer dans toutes ses dimensions, dégagant ses structures et exposant les relations causales qui vont composer l'ensemble du corps social. Cette étude lui semblait indispensable en raison de l'absence d'analyses mettant en lumière la dynamique de la société péruvienne.

Dans l'« Avertissement » qui tient lieu de prologue, l'auteur précise qu'il ne s'agit pas d'un « livre organique » au sens traditionnel du terme, mais d'un livre « dont les pensées formaient un livre spontanément, par inadvertance ».

Il semble que, s'abritant derrière cette apparente contradiction entre livre organique et livre spontané, Mariátegui ait voulu se défendre contre les critiques éventuelles de lecteurs non initiés aux méthodes matérialistes, car, rompant avec la composition traditionnelle d'un ouvrage, les thèmes qui constituent la matière du livre ne forment pas un essai, mais sept. Il apparaît cependant que ces sept grands thèmes n'ont pas été choisis arbitrairement, pour les besoins de l'auteur, mais qu'ils réunissent les « aspects fondamentaux de la réalité péruvienne »; il y a donc une rationalité, une organisation des idées qui vont être véhiculées par une conception et une méthode implicites, le matérialisme historique, qui, en fin de compte, établira les liens de causalité entre les divers essais, de telle sorte que le livre s'organise spontanément.

Pour Mariátegui, qui s'est formé à la lecture des théories économiques, sociologiques et philosophiques les plus avancées, l'étude de la société péruvienne devait s'inscrire dans une perspective historique, globale et structurale.

La perspective historique impliquait une vision dynamique, dialectique et contradictoire. La société actuelle est le produit d'une évolution historique au cours de laquelle se fixent certaines tendances économiques et politiques. C'est l'histoire qui constituera le cadre réel où s'exercent les forces sociales. Il ne s'agirait pas d'un devenir suscité par des hasards, des héros, des présidents, des découvertes, ou par le « destin » (comme le veut l'histoire vulgaire), il s'agit d'un mouvement marqué par des lois et des tendances qui créent la rationalité du système, et c'est précisément pour cela que la société peut faire l'objet d'une étude scientifique.

* Edgar Montiel, sociologue péruvien, a fait des études supérieures à Paris. Son livre *Mariátegui, universidad : ciencia y revolución (1973)* a obtenu le prix de l'Université de San Marcos (Lima). Il collabore à *L'économiste* du tiers monde (Paris), et a réalisé pour l'Unesco une étude sur la mobilisation de la jeunesse et le développement.



Dans le cas de la société péruvienne, il s'agirait d'en étudier l'évolution historique et économique, et d'analyser les tendances sociétales qui s'en dégagent.

La perspective globale implique l'étude des différentes composantes de la société, axée sur une interprétation totalisante qui rendrait compte de ses dimensions économiques, politiques, sociales, culturelles, religieuses et artistiques.

La perspective structurelle sous-tend la perspective historique, et c'est elle qui ordonne la vision globale. La société n'est pas un agglomérat confus d'hommes et d'institutions. Elle est organisée de manière que les diverses composantes (économiques, sociales, culturelles, etc.) occupent chacune une place et remplissent une fonction dans l'engrenage de la reproduction permanente de la société. Cependant, toutes ces composantes n'interviennent pas également dans la reproduction. La structure économique tend à déterminer l'organisation sociale et politique, tandis que le rôle de la culture est d'un autre ordre. Il ne s'agit donc pas de dimensions équivalentes, permanentes et statiques; il existe entre elles des degrés, des priorités et des contradictions (principales et secondaires). Les sept essais se proposent précisément d'aborder ces différents aspects selon leur importance respective.

Cet ensemble de règles répond au désir de rationalité de Mariátegui. Il convient cependant de préciser que l'auteur ne s'en tient pas toujours rigoureusement à la méthode (c'est notamment le cas des écrits datant de sa jeunesse, époque qu'il qualifie d'« âge de la pierre »).

Dans le contexte latino-américain de l'époque, l'acceptation de ces règles constitue un véritable saut qualitatif quant à la façon de traiter la société prise comme objet d'étude.

Pourquoi cela? Parce qu'à ce moment-là c'est le personnage du penseur latino-américain qui s'imposait en tant qu'analyste, c'est-à-dire l'écrivain qui, « après avoir assimilé les courants contemporains de la pensée européenne, et plus particulièrement française, divague sur la situation de l'homme dans la société, sur les possibilités et les défauts du monde qui l'entoure en mêlant des considérations générales aux inquiétudes nées des luttes politiques quotidiennes »⁶.

En effet, on ne trouve pas dans les écrits de ces penseurs cette vision globalisante propre à Mariátegui, ni cette interprétation causale des processus et des phénomènes, ni l'analyse des tendances matérielles qui régissent l'évolution d'une société; on note plutôt chez eux un souci universaliste, un goût pour la rhétorique et la scolastique, une bonne dose de solennité et un discours gratuitement affirmatif⁷. Il est indispensable de connaître ce contexte pour bien lire Mariátegui.

Dans son premier essai, Mariátegui pose l'un des problèmes théoriques les plus importants, qui est à l'origine d'un débat qui se poursuit encore de nos jours: Comment, dans le cadre d'un mode d'exploitation de type capitaliste, peuvent subsister des modes d'exploitation « indigène de type communiste » et féodal. L'auteur pose le problème en ces termes:

« ... au Pérou actuellement coexistent les éléments de trois économies différentes. Sous le régime économique de type féodal né de la Conquête, quelques résidus, toujours vivants, de l'économie communiste indigène subsistent dans la sierra. Sur la côte, à partir d'une base féodale, existe une économie bourgeoise qui, tout au moins par son développement mental, donne l'impression d'une économie retardataire. » (C'est nous qui soulignons.)

L'auteur constate l'existence de trois modes de production dont la coexistence semble néanmoins pacifique et non contradictoire, comme si chacun d'entre eux pouvait avoir un développement autonome. L'idée de « développement mental » dénote ici une vision linéaire propre à un certain matérialisme mécaniste et à un idéalisme objectif épuré⁸.

Mariátegui se contente en fait ici de poser le problème, en suggérant une réponse (à savoir que l'économie bourgeoise serait la plus dynamique), mais il n'en dit pas plus. Il n'y a pas de relation structurelle entre ces différents modes de

production. C'est la position de Lénine qui, dans *Le développement du capitalisme en Russie*, constate la coexistence de cinq modes de production, sans préciser lequel d'entre eux tendra à prédominer. Quelques auteurs contemporains ont reproché à Mariátegui le caractère inachevé de cette réponse⁹. Le mérite de ces auteurs est d'avoir clairement établi que, dans ce domaine, il existait une problématique historique et structurelle, et ils en ont décelé les symptômes. Par la suite, d'autres chercheurs marxistes (Althusser, Godelier, Gunder Franck, Bettelheim) sont revenus sur ce problème et l'ont expliqué par la théorie de la « prédominance » du mode de production capitaliste sur les autres modes de production du fait de l'internationalisation du capital et par la théorie de la « transition » d'un mode de production à un autre.

Le second essai traite du « problème de l'Indien », thème qu'ont abordé pratiquement tous les penseurs latino-américains et qu'on peut considérer comme l'un des lieux communs du répertoire des essayistes.

Au Pérou, certains auteurs envisageaient ce problème sur la base de critères *moraux* et *humanitaires*: il s'agissait de traiter l'Indien « comme les autres hommes » (Dora Meyer de Zulen); d'autres croyaient au salut *par l'Église*: « seul le missionnaire peut rédimier l'Indien et le rendre à lui-même » (José León y Bueno); d'autres proclamaient que c'est essentiellement par une action *juridique* qu'on pourrait rendre une personnalité aux Indiens, en les traitant comme des « individus majeurs » (José Antonio Encinas); d'autres optaient pour des solutions *politiques* et prédisaient qu'en leur accordant le « droit de vote » et en en faisant des « citoyens » à part entière, on leur rendrait justice (Manuel González Prada); certains, enfin, émettaient l'idée que c'est seulement grâce à une politique *d'éducation*, grâce à la construction d'écoles, que l'Indien retrouverait une personnalité (Manuel Vicente Villarán).

Tout en reconnaissant la bonne foi vraisemblable de ces thèses, Mariátegui les rejetait en raison de leur caractère volontariste, et parce que, selon lui, elles négligeaient le substrat matériel de la question en tant que « problème économique et social ».

Il affirme donc que « toutes (les thèses), pratiquement, n'ont servi qu'à masquer ou à défigurer le véritable problème. La critique socialiste le reprend à son compte et lui donne un nouvel éclairage. Elle cherche ses racines dans l'économie du pays et non dans son mécanisme administratif, juridique ou ecclésiastique; dans sa dualité ou sa pluralité de races; ou encore dans les conditions culturelles et morales. La question indigène découle de notre économie. Elle a ses racines dans le régime de propriété de la terre ».

Mariátegui fait donc avancer sensiblement l'étude du problème de l'Indien. En liant la question indigène à celle de la terre, il se voit contraint de mesurer les répercussions du système des *latifundia*, les conséquences du « gamonalisme », l'asservissement et la prolétarianisation de l'Indien, la destruction des institutions communautaires aux mains des grands propriétaires fonciers. Il se voit en somme amené à découvrir les *facteurs réels* de la misère et de l'aliénation culturelle de l'Indien.

Mariátegui ne nie pas qu'une action éducative, juridique et administrative ait un rôle à jouer dans la libération de l'Indien, mais il met en relief la contradiction principale, en faisant apparaître l'élément essentiel de l'oppression de l'Indien, et en recherchant par cette voie à lui faire recouvrer sa personnalité. Les autres éléments font partie de l'action globale.

Le thème du troisième essai est le « problème de la terre ». Si la question indigène est la clé de l'édification de la société péruvienne, cette édification passe par la solution du problème de la terre.

On relève deux apports notables de Mariátegui dans cet essai; le premier a trait au caractère de la « révolution de l'indépendance » par rapport à la propriété agraire; l'auteur montre la nature embryonnaire du capitalisme péruvien et l'impossibilité dans laquelle il se trouve, en plein processus d'indépendance vis-à-vis de l'Espagne, de prendre la tête d'une révolution démocratique bourgeoise qui puisse libérer l'Indien, le paysan, des entraves que lui avait imposées le régime colonial.

C'est pourquoi, selon Mariátegui, bien que le programme agraire des libérateurs ait aboli des institutions telles que la *mita* et l'*encomienda* (les travaux forcés), il n'émancipait pas les indigènes car il ne touchait pas à la grande propriété foncière: « L'abolition de l'esclavage ne fut par là même qu'une décision théorique puisque la révolution n'avait pas touché aux *latifundia*. »

Le second apport de Mariátegui est la détermination du type de ressource économique qui est à l'origine du pouvoir politique au Pérou.

La phrase suivante fournit la clé de cette explication: « Le développement des cultures industrielles, d'une agriculture d'exportation dans les haciendas de la côte apparaît comme étant intégralement subordonné à la colonisation économique des pays d'Amérique latine par le capitalisme occidental. »

L'économie nationale est entièrement dominée par les exportations de produits agricoles; toute l'activité économique sera organisée *en fonction* de l'exportation.

Du fait de cette insertion dans le commerce international, l'économie péruvienne va être dépendante, subordonnée aux métropoles occidentales.

Cette subordination économique entraîne la subordination politique.

Mariátegui note que cette structure fondée sur les exportations de produits agricoles est contrôlée par une « classe de propriétaires » et non par une « classe de capitalistes », cette dernière étant comprise comme une catégorie sociale *organique* avec ses institutions, son idéologie propre, sa classe dirigeante. La classe des propriétaires, par contre, est une oligarchie, un amalgame de familles soumises aux aléas du commerce et de la politique internationale, qui occupent *tout* l'espace politique (sans opposition), et dont la seule *légitimation* est d'être propriétaires de la terre. « ... cette caste, contrainte par son rôle économique, assumait au Pérou le rôle de la classe bourgeoise, sans pour cela abandonner ses vices et préjugés coloniaux et aristocratiques. »

Je pense que c'est fondamentalement là qu'il faut chercher l'explication du système politique original prédominant en Amérique latine: l'« oligarchie dictatoriale ».

À la fin de cet essai, l'auteur avance quelques « thèses finales » qui, en raison de leur caractère non affirmatif, sont autant d'interrogations sur l'avenir. Voyons quelle est leur importance. Il écrit: « Le caractère de la propriété agraire au Pérou se présente comme l'un des plus grands obstacles au développement du capitalisme national. »

Cette thèse garde toute sa valeur, car la plupart des réformes agraires réalisées sur les continents ont été faites afin de briser les entraves agro-féodales qui faisaient obstacle au développement du capitalisme local.

« Le fait que l'agriculture côtière soit inféodée aux intérêts des capitaux et des marchés britanniques et américains s'oppose non seulement à ce que l'agriculture s'organise et se développe en harmonie avec les nécessités spécifiques de l'économie nationale — c'est-à-dire en assurant d'abord l'approvisionnement de la population — mais aussi à ce qu'elle tente et adopte de nouvelles cultures. »

Ici l'auteur, tout en soulignant les effets nocifs de la dépendance économique, propose comme solution de rechange une forme de *développement endogène*, c'est-à-dire une solution qui consiste à mobiliser les ressources intérieures pour répondre aux besoins économiques et sociaux du pays. C'est la stratégie que proposent actuellement des organismes tels que l'Unesco, l'OIT et la CNUCED dans le cadre du nouvel ordre économique international.



Des « bases matérielles » aux dimensions culturelles

On pourrait penser que, pour une simple question d'ordre logique, ces grands thèmes ont été traités dans les trois premiers essais. Il n'en est rien. Avec le plan qu'il s'est donné, Mariátegui entend indiquer que, conformément à sa vision marxiste, il lui faut d'abord interpréter les bases matérielles de la société. C'est pour cette raison qu'il trace d'abord « le schéma de l'évolution économique » (premier essai), d'où vont se dégager les diverses tendances, puis, poursuivant sa démarche, il va faire apparaître les problèmes fondamentaux du Pérou : d'une part « le problème de l'Indien » (second essai) et, d'autre part, « le problème de la terre » (troisième essai).

La composition de l'ouvrage répond donc à une suite logique, à une rationalité sous-jacente. L'auteur le signale dans les premières pages (p. 36) : « J'ai déjà eu l'occasion — depuis ma première tentative marxiste, de fonder l'histoire du Pérou sur l'étude du fait économique. » Les trois premiers essais constituent, pourrait-on dire, un *premier grand bloc* qui traite des structures matérielles de la société, et où prédomine essentiellement, mais non exclusivement, le fait économique. Le *second grand bloc* va correspondre à la « superstructure » : « l'éducation » (quatrième essai), « la religion » (cinquième essai), « l'organisation administrative de l'État » (sixième essai) et « la création littéraire » (septième essai).

Dans le quatrième essai, le « procès de l'instruction publique », l'auteur énumère les influences exercées sur le Pérou par les métropoles en matière d'éducation et de culture : tout d'abord, l'« héritage espagnol », qui inspira un système d'éducation scolastique, érudit et cohérent dans un esprit productif lié au système agraire de type féodal; puis l'*influence française*, qui voulut imposer son encyclopédisme (« éducation physique, intellectuelle et morale ») et son humanisme; enfin, l'*influence nord-américaine*, avec son orientation utilitariste et pragmatiste.

En retraçant cette évolution, l'auteur annonce déjà les grandes lignes de la théorie contemporaine de la « dépendance culturelle », dont les causes sont aussi bien la situation de subordination économique des pays en développement face aux centres de domination, que la recherche, par les groupes dirigeants locaux, d'un « modèle éducatif » dans les métropoles.

Dans cet essai, Mariátegui étudie notamment la réforme universitaire entreprise à Córdoba (Argentine), qui revêtit une dimension continentale. Ce mouvement imprima définitivement son image de marque sur le mouvement étudiant et universitaire en Amérique latine.

Cette réforme connut certains succès et certains échecs, que l'on constata quelques années plus tard. Mariátegui, sans se laisser aller à l'émotion du moment, tenta d'en voir les limites :

« A notre époque, le problème de l'enseignement ne peut être bien compris que s'il est envisagé sous l'aspect d'un problème économique et d'un problème social. L'erreur de beaucoup de réformateurs a résidé dans leur méthode abstraitement idéaliste, dans leur doctrine exclusivement pédagogique¹⁰. »

Le cinquième essai traite du « facteur religieux ». Le fait qu'un marxiste comme Mariátegui aborde vers 1928 (époque où prédominait la version stalinienne du marxisme) des sujets qui s'écartaient des voies de l'orthodoxie, constituait une véritable nouveauté.

La religion, pour Mariátegui, n'était pas seulement « l'opium du peuple ». L'auteur témoigne d'une ampleur de vue qui l'amène à percevoir l'*affrontement entre les conceptions du monde* des religions chrétiennes et des religions du Tawantinsuyo, et à constater le rôle joué par le catholicisme dans la *désagrégation* culturelle de la société andine.



Le sixième essai, « régionalisme et centralisme », traite du problème de l'organisation administrative et politique du Pérou.

Il y fait état de la polémique entre « centralistes et fédéralistes », de l'afflux à Lima, la capitale, de populations venues de l'intérieur du pays et du problème que pose l'établissement d'un réseau de voies de communications, dans un pays accidenté comme le Pérou. C'est peut-être, de tous ses essais, celui qui possède la moins grande envergure théorique et qui a gardé le moins d'actualité, car les mutations au sein de la société péruvienne, plus particulièrement en ce qui concerne l'émigration, ont subi une telle accélération que les propositions de l'auteur ont été largement dépassées.

Le septième essai se présente comme « le procès de la littérature ». Dans la logique de Mariátegui, la création artistique relève de la superstructure, ce qui explique qu'elle fasse l'objet de son dernier essai. Compte tenu de ses motivations artistiques, le discours esthétique serait celui qui *s'éloigne le plus* de la réalité, mais sans s'en couper totalement.

Le discours qui prétend révéler la réalité telle qu'elle est suit un processus différent de celui du discours artistique ou littéraire, c'est pourquoi l'expression esthétique est plus *complexe* et conserve une *relative autonomie*.

Dans ce milieu de marxistes vulgaires, Mariátegui franchissait un grand pas en abordant le problème complexe de la création, bien qu'il ne prétendit pas toucher à tous les domaines et qu'il se limitât à celui qu'il connaissait bien, et qu'il pratiquait : la littérature.

En dépit des motivations d'ordre social et politique qui sont à l'origine de sa démarche militante, Mariátegui n'impose pas ces critères pour analyser la création, et admet au contraire la *spécificité* du discours littéraire parmi les différents types de discours : « Ceci ne veut pas dire que je considère le phénomène littéraire ou artistique de points de vue extra-esthétiques, mais que ma conception esthétique se fonde, dans l'intimité de ma conscience, avec mes conceptions morales, politiques et religieuses et que, sans cesser d'être une conception purement esthétique, elle ne peut opérer de façon différente ou indépendante. »

Il s'agit donc ici d'une approche *globale* du phénomène de la création.

Tout au long de ces 120 pages, qui représentent plus d'un tiers de l'ouvrage, l'auteur dresse un tableau de la littérature péruvienne qui va d'un essayiste radical comme González Prada au poète romantique Mariano Melgar. Il dresse un portrait remarquable — et même psychanalytique — du très grand poète symboliste José María Eguren; il insiste sur la valeur de la poésie sociale d'Alberto Hidalgo et présente le « curieux » poète Chocano; enfin, il montre la dimension métaphysique et humaniste de la grande poésie de César Vallejo.

Il étudie aussi l'« indigénisme littéraire » (qui a donné naissance à des œuvres que l'on lit encore avec intérêt aujourd'hui), montrant qu'il ne s'agit pas là d'une mode, mais d'une manifestation littéraire qui puise ses racines dans le problème de l'Indien et de la terre. Il précise bien qu'il ne s'agit pas d'une littérature faite par des Indiens, mais par des petits bourgeois conscients du rôle fondamental de l'Indien dans la culture nationale.

« Le problème indigène, à l'ordre du jour en politique, en économie et en sociologie, ne peut être absent de la littérature et de l'art. »

Présence de Mariátegui

On peut critiquer l'imprécision de Mariátegui, ou nier l'actualité de certaines de ses thèses, et, à condition de reconnaître son apport à sa juste valeur, cette mise en question se justifierait d'un point de vue scientifique. Cette attitude concorde d'ailleurs avec celle de l'auteur qui précise dans l'avertissement : « Aucun de ces essais n'est achevé : ils ne le seront pas tant que je vivrai, que je penserai et que j'aurai quelque chose à ajouter à ce qui a été écrit, vécu et pensé par moi. »

En effet, on peut reprocher à Mariátegui d'avoir négligé deux aspects (n'oublions pas qu'il avait une vocation totalisante) : tout d'abord, l'*évolution politique de la république*, de ses institutions, des partis politiques; une étude de ce type aurait certainement constitué de nos jours un précieux cadre de référence pour expliquer les régimes militaires, les dictatures, les *caudillos*, l'absence de partis stables, c'est-à-dire un ensemble d'éléments permettant de définir les contours du système politique latino-américain.

Le second aspect négligé est l'*évolution idéologique*, l'histoire des idées, des théories, des doctrines, l'exposé des nuances caractéristiques d'une philosophie nationale. Il est certain qu'il n'y a pas eu de « philosophie nationale » ni de « pensée

péruvienne » (en raison de la situation historique de dépendance et de sous-développement), mais il aurait précisément fallu, de ce fait même, étudier le processus particulier qui avait conduit à ce *vide* philosophique.

Il ne faut cependant pas croire que Mariátegui a oublié ou sous-estimé ces aspects. Il était si conscient de leur importance capitale qu'il écrivait à propos des sept essais : « Je pensais inclure dans ce volume un essai sur l'évolution politique et idéologique du Pérou », mais il ajoute plus loin : « ... Je sentis la nécessité de lui donner un développement et une autonomie dans un livre distinct. » Ce livre ne parut jamais et Mariátegui mourut à l'âge de 35 ans sans avoir pu donner suite à cette louable intention.

Pour conclure, quel est, en définitive, l'apport scientifique de Mariátegui ?

Sa première innovation fut d'aborder son objet d'étude dans une optique résolument matérialiste; il analyse la société péruvienne dans ses rapports fructueux entre bases de production et superstructures culturelles. Nous voyons qu'il ne s'agit pas ici d'un déterminisme mécaniste propre à un marxisme primaire mais d'un *matérialisme imaginaire* appliqué à des questions nouvelles auxquelles le marxisme eurocentrique de l'époque n'avait pas donné de réponse satisfaisante. Il s'agit de questions comme le rapport entre la situation de l'agriculture (existence de *latifundia*) et les possibilités de libération de l'Indien (la terre); la fonction du « servage » et d'autres éléments de type féodal dans l'exploitation agricole de type capitaliste; la relation évidente entre le régime de la grande propriété (avec une agriculture d'exportation) et le système politique dominant (oligarchies); les rôles politiques des « classes de propriétaires », etc., c'est-à-dire de problèmes propres au continent et sans équivalent dans d'autres parties du monde.

L'apport de Mariátegui ne se limite pas à cela. En analysant les phénomènes politiques du continent selon une méthode rationnelle et en fonction d'un système de concepts économiques, sociologiques et philosophiques (qui lui permettent précisément de démontrer les mécanismes qui sont à l'origine du processus *réel*), Mariátegui peut apparaître comme le premier politologue d'Amérique latine. Certes, les sciences politiques n'ont pas débuté avec Mariátegui (le « fait » politique le précède), mais il apparaît comme un analyste rigoureux et créateur, capable de pénétrer le substrat matériel des problèmes et des événements.

Toutes ces raisons font que les travaux de Mariátegui marquent, à certaines exceptions près, un *saut épistémologique* dans le domaine des sciences sociales sur le continent, et consacrent le passage de l'affirmation à la démonstration, le recours à la méthode plutôt qu'au discours théorique, la substitution des concepts aux notions.

S'il n'y a pas de « science sociale proprement latino-américaine », il existe une *pratique latino-américaine* des sciences sociales. Tant par leurs méthodes que par les thèmes qui leur sont propres et par leur histoire, les sciences sociales ont en Amérique latine une *spécificité* qui les distingue de celles qui se pratiquent dans d'autres régions du monde.

Mariátegui apparaît donc, plus en tant que



CRISE ET DEFILÉ DE LA GAUCHE

PERUVIENNE :

Collaboration de M. NAPOLEON POLO, élève IIIème. Cycle Philosophie. PARIS I.
Traduit par Mlle. ODILE ROGER.

produit social qu'en tant qu'individu, comme celui qui a jeté les bases des sciences sociales sur le continent, ce qui veut dire non pas que toutes ses thèses sont valables, mais que toutes ses erreurs ont eu une influence positive sur le progrès de la science.

Pour conclure, Mariátegui n'est pas un homme de science par le seul fait d'avoir été le premier à aborder méthodiquement les problèmes sociaux (d'autres le précéderent : Estebán Echeverría, José Ingenieros, José Vasconcelos, etc.), mais parce que son œuvre constitue la première tentative totalisante, structurale, écrite avec une volonté d'interprétation rationnelle, et dans laquelle l'exposé s'appuie sur un système conceptuel : ce sont, somme toute, les critères qui donneront à son discours une dimension scientifique.

[Traduit de l'espagnol]

Notes

- 1 Le livre a été publié en 1928 à Lima par la Editorial Minerva. Nous avons utilisé pour cette étude la vingtième édition (Lima, 1972, 355 p.); toutes les citations sont extraites de cette édition (traduction française par Roland Mignot, Paris, François Maspero, 1968, 279 p.).
- 2 Sur Mariátegui journaliste, voir : Genaro Carnero Checa, *Mariátegui, la acción escrita*. Premio Nacional de Ensayo 1969, Lima. Ediciones Siglo xx.
- 3 Les *Notes autobiographiques* ont été publiées dans l'édition en langue espagnole susmentionnée.
- 4 *Amauta* (mot quechua qui signifie : maître) parut entre septembre 1926 et septembre 1930. La citation est extraite de la « Présentation » du n° 1. Voir Alberto Tauro, *Amauta y su influencia*, Lima. Biblioteca Amauta, 1971, 180 p.
- 5 Interview d'Alejo Carpentier par Edgar Montiel : *La Guerra del 14 dura hasta nuestros días*; dans la revue *Vistazo* (Lima), n° 38, octobre 1974.
- 6 Voir Ignacio Sotelo, « La recepción de la sociología en América Latina », *Sociología de América Latina*, p. 2-33, Madrid, Editorial Tecnos, 1975.
- 7 Pour une évaluation critique du « penseur latino-américain », selon la vision pragmatiste des Nord-Américains, voir William S. Stokes, « The 'Pensadores' of Latin America », dans : George de Huszar (dir. publ.), *The intellectual*, 1960 ; et R. Crawford, *A Century of Latin America thought*, Harvard University Press, 1944.
- 8 Voir la lettre d'Alejo Carpentier au directeur de la *Gaceta Literaria* de Madrid (21 septembre 1927) où il réfute les prétentions des écrivains espagnols. Cette lettre est parue dans la revue *Casa de las Américas*, La Havane, n° 84, mai 1974.
- 9 Certains auteurs ont simplifié la façon dont le problème est posé par Mariátegui ; c'est notamment le cas de Fernando Fuenzaldá et Enrique Mayer dans *El Perú de las tres razas* (publié par UNITAR, 1974) ; Mariátegui y est classé parmi les « dualistes » mécanistes, et on lui prête des conclusions telles que celle-ci : « La 'question indigène' envisagée sous cet angle est un problème d'intégration culturelle. La thèse de l'infériorité raciale congénitale a été épurée par cette nouvelle version intellectualisée du problème. » Il s'agit d'une affirmation faite à la légère : aucune des idées-forces de Mariátegui n'autorise une telle conclusion.
- 10 Nous avons consacré un essai au point de vue de Mariátegui sur la réforme universitaire. Voir E. Montiel, *Mariátegui, universidad: ciencia y revolución*. Col. Primer Premio Ensayo de los Juegos Florales Universitarios, 1973, Lima, Universidad Mayor de San Marcos, 140 p.

LES FAITS QUI SE SONT SUCCEDES, CONSEQUENCES DES ELECTIONS GENERALES DE NOTRE PATRIE MARQUENT AU FER LES CONTRADICTIONS AU SEIN DE LA SOCIETE QUI ONT PERMIS D'ECLAIRER CHACUN DES DACTEURS DE LA LUTTE DES CLASSES. MAINTENANT NOUS ANALYSERONS RAPIDEMENT QUELQUES CARACTERISTIQUES DE LA GAUCHE MISES A JOUR.

GROSSO MODO, IL S'AGIT DE DEUX FACTEURS DEPENDANTS L'UN DE L'AUTRE, L'EXPERIENCE DE L'ARI ET LES RESULTATS DES ELECTIONS, QUI NOUS SERVENT DE TROIS NOEUDS DE REFERENCE POUR TIRER QUELQUES OBSERVATIONS. QUOI QUE LA PREMIERE, ELEMENT CLE, MARQUE SENSIBLE D'IMPORTANCE VITALE DANS CETTE CONJONCTURE HISTORIQUE, EXIGE D'ETRE ETUDIE POUR COMPRENDRE DANS SA REELLE DIMENSION, LA SITUATION ACTUELLE DE LA GAUCHE, SI L'ON VEUT ORIENTER SERRIEUREMENT LES MASSES AU POUVOIR.

DANS LE VIF DE L'ACTION, LA GAUCHE MIT EN EVIDENCE SES LIMITES. L'INCOMPREHENSION DE LA REALITE ET DE LA CONJONCTURE, L'IRRESPONSABILITE, L'IMMATURITE POLITIQUE, LA DISPERSION IDEOLOGIQUE LES ONT PROUVEES.

LA GAUCHE AU PEROU TRAVERSE UNE CRISE DE DIRECTION. SOUDAIN, ELLE S'EST VUE AFFRONTÉE A UNE SITUATION NOUVELLE, INCAPABLE DE LUI DONNER UNE ISSUE FAVORABLE, LIÉE A LA VOLONTE DU PEUPLE. ELLE S'EST EMBROUILLÉE DANS SES SCHEMAS, DANS LES CONTINGENCES, LOIN DE CANALISER LE TORRENT POPULAIRE, DE CONCRETISER DES EFFORTS D'UNIFICATION, EN FORMULANT CLAIEMENT DES OBJECTIFS TACTIQUES CONCRETS DANS LA PERSPECTIVE ESTRATEGIQUE REVOLUTIONNAIRE. LE MOUVEMENT POPULAIRE A DEPASSE LES DIRECTIVES. SPONTANEMENT, LE PEUPLE SE DEPLAÇANT EN MAREES, TOMBANT, ARRANGEANT QUELQUES REVENDICATIONS, BATTU DUREMENT PAR LES MESURES DE FAIM DE GOUVERNEMENT MILITAIRE ASPIRAIT L'UNITE DE L'ACTION. LES MASSES SE TOURNANT VERS LA GAUCHE, ACCELERANT SA CONSCIENCE, TENDAIENT EFFECTIVEMENT A L'UNITE, POUR FAIRE FACE A LA DROITE, POUR DONNER UNE FORME REELLE A SA FORCE, A TRAVERS L'INSTRUMENT PARLEMENTAIRE AU NIVEAU DE LA DEMOCRATIE REPRESENTATIVE DE LA BOURGEOISIE, POUR CONTINUER DANS DE MEILLEURES CONDITIONS LEUR LUTTE, POUR LA REVOLUTION, POUR UN GOUVERNEMENT POPULAIRE ET LA PRISE DU POUVOIR PAR LES MASSES.

EN FAISANT ECLATER CETTE VOLONTE POPULAIRE LA GAUCHE ORGANISEE, ATOMISEE, S'EST TROUVÉE DIMINUEE AUX ELECTIONS.

AINSI LES EFFETS CONTRAIRES AUX INTERETS DU PEUPLE SE CONCRETISERENT SUR DEUX PLANS : D'UN COTE, LA DISPERSION DE LA GAUCHE ET DE L'AUTRE COTE, L'ENDOSSEMENT DE LA LUTTE ANTIDICTATORIAL DU PEUPLE A LA FAVEUR DE LA DROITE, POLARISEE DANS LE PARTI DE BELAUNDE.

CEPENDANT LE PEUPLE CONTINUE LA LUTTE, POURSUIT LE VIRAGE DES MASSES VERS LA GAUCHE.

CE N'EST PAS LE TEMPS DES LAMENTATIONS, MAIS C'EST LE MOMENT DE RATTRAPER LE TEMPS PERDU ; LE MOMENT DE RECTIFIER ET VRAIMENT, LES STYLES ET LES METHODES DE TRAVAIL. IL EST NECESSAIRE D'APPRENDRE DE MEMOIRE CE QUE LE PASSE NOUS ENSEIGNE, POUR NE PAS INSISTER LOURDEMENT SUR LES MEMES ERREURS ET PLUTOT GARDER LE POSITIF. TRAITER LES FAITS AVEC CRITIQUE ET RIGUEUR ET TIRER PARTI DES THEORIES TRAITÉES DANS LA VIVE REALITE DE LA LUTTE DES CLASSES, POUR LES FUTURES CONFRONTATIONS, APPLIQUEES DE MANIERE CREATIVE JUSQU'A FORMULER UNE THEORIE DE NOTRE PROPRE REVOLUTION.

IL SERAIT SUBJECTIF DE CHERCHER DES COUPABLES DANS L'HISTOIRE. EN PRINCIPE L'ESPRIT REpond AUX CONDITIONS OBJECTIVES DE LA REALITE. LE CHEMIN DE LA REVOLUTION EST IRREGULIER, FAIT DE MARCHES FORCEES, D'OBSTACLES ET MEME DE REculS. MAIS CE N'EST PAS POUR CELA QUE L'ON DOIVE REMETTRE LES ESPOIRS DE LA REVOLUTION A NOS PETITS ENFANTS. QUAND LES CONDITIONS SONT DONNEES OU TENDENT A ACCUMULER DES FORCES, L'ESPRIT, LES HOMMES POURRONT DESENCHAINER LES EVENEMENTS, MEME EN TRANSFORMANT LES CONDITIONS. JUSTEMENT POUR CELA, IL S'AVERE URGENT DE TRANSFORMER, RECONSTRUIRE ET DE REFORMULER LE PARTI, POUR LE CONVERTIR EFFECTIVEMENT DANS LA DIRECTION REVOLUTIONNAIRE DES MASSES, DANS LA DIRECTION IDEOLOGIQUE ET POLITIQUE DU PEUPLE PERUVIEN TRAVAILLEUR.

CHRONIQUE ANDINE

Extraits d'un carnet de route.....

oye, oye la Oroya !

Samedi 21 Juin 1980

..... Il es finalement passé me prendre, le gentil Chingolo dans ce bizarre HLM de béton planté comme un corps étrange au coeur du vieux quartier croulant de Lima, aux aristocratiques boiseries vermoulues. Et hop! Le sac sur l'épaule, en avant pour La Oroya! Le taxi "collectif" fumait comme une locomotive, fallait aller lui chercher de l'eau dans le torrent, mais ça n'inquiétait pas le chauffeur. Les lacets ont été avalés en moins de deux, les minéraux resplendissaient sur les cimes, nous voilà à frôler un glacier, on plonge et c'est déjà La Oroya. La portière ouverte, un froid coupant m'a saisi d'un coup. Al-lons! je ne suis plus sûr de mes pas.....

des étoiles dansent devant les yeux, et le genou fléchit. Serait-ce le coup du "soroche"? Faillait bien finir pour y passer.

Le militant ouvrier Hernan habite dans les nouveaux HLM, en amont de cette fissure dans la roche, où les fonderies crachent leur venin dans le rouge Mantaro. Ces HLM, c'est le confort: il y a même une buanderie collective abritée. Elles sont réservées aux protégés de la Compagnie. Le militant Hernan n'est pas de ceux-là, mais il y crèche chez sa compagne institutrice. Ils m'offrent du maté, ça remet un peu les yeux en face des trous, ça chasse les étoiles - au fur et à mesure qu'un peu d'eau chaude descends de la gorge dans les tripes saisies par le gel !

Cela me débloque aussi les oreilles, et j'entends les plaintes de Hernan. Il va s'expatrier...partir en France. Parce que c'est trop dur pour un militant. Aucune sécurité d'emploi pour le prolétaire péruvien. Certes, par la lutte, les salaires de La Oroya sont devenus les meilleurs du Pérou. Et les augmentations arrachées sont toujours des primes égalitaires, par coups de 2.000 soles. Ça vaut la peine de militer à la Oroya, ce gros centre métallurgique de 5000 ouvriers. Les prolétaires ont chassé les "réformistes" staliniens, ils autogèrent leurs syndicats et ils arra-

LES FONDERIES CRACHENT LEUR VENIN....

chent des salaires. Seulement, la Compagnie se venge: les contrats sont de 1 à 3 mois.

C'est donc facile d'écartier les brèbis galeuses. Pas même la peine de recourir aux mises à pied, on ne renouvelle pas le contrat, ou on fait languir le militant de longues semaines, des mois sans travail. C'est cela qui a écouré Hernan et va le rejeter vers l'Europe, vers le mirage de Paris...

Pendant que Chingolo part battre le rappel des camarades maos, je descends avec Hernan rencontrer Yacinto, un ancien dirigeant de Cobriza qui fut laissé pour mort lors de l'attaque de sa mine, en novembre 71, par les flics du général Velasco.

La nuit tombe dans la faillet tragique de La Oroya emplie de fumées et d'odeurs pestilentielles. Le froid se

suite...



fait toujours plus sauvage . Allègrement, au milieu de ces fumées glaciales, des groupes en maillot s'animent autour d'un ballon: c'est le terrain de sport, coincé entre cheminées, torrent, roches, et taudis... Ils sont là, les taudis, alignés en coronas. Dans l'allée centrale court un profond caniveau, qui fait fonction d'égout, et canalise les lavabos en plein air où l'ouvrier est censé se dégraisser quand l'eau n'est pas gelée . Ces égouts se déversent dans le torrent du Mantaro, qui draine tous les réactifs de concentration, les acides de la fonderie. Pour que les enfants ne tombent pas dans le bouillon qui a nom Mantaro , des grilles barrent l'issue des allées des coronas. Mais rien ne recouvre les canaux d'évacuation, leurs saignées de ciment profondes et dangereuses où les enfants des métallos se brisent parfois la colonne vertébrale, où crève du contact de ces foyers d'infection...

Yacinto m'a raconté une fois encore, le martyre de Cobriza. Il raconte comment le secrétaire Pablo Inso fut criblé de 20 balles de mitraillette, comment lui même fut laissé pour mort et ramassé par une ambulance, comment des paysans furent massacrés par l'armée, et comment leurs cadavres, charriés par le Mantaro, furent retrouvés sur les berges et enterrés clandestinement par les soldats. Lui même blessé, la balle extraite à l'hôpital, puis la prison de Huancayo, celle de Lima , le Sepa, le bagne dans la forêt amazonienne, avec 56 autres de Cobriza.

Et maintenant le voilà métallo à La Oroya. Il a 37 ans et 6 enfants. A huit, ils vivent dans une pièce de 4m x 4m. La cuisine se fait dans un placard, les WC en plein vent et collectifs; c'est ainsi que la Centromin loge son personnel !

37 ans ! et je regarde cet homme déjà vieilli. Du fond de mon soroche sa plainte me parvient comme de l'eau de là... "on m'a laissé pour mort, une balle dans le ventre". Pourtant il se bat, pour ses 6 enfants, pour les enfants des autres... il me montre les pétitions à Centromin où l'on dénonce les canivaux assassins, où l'on dénonce les petits corps brisés.

A l'hôtel, je prends mes notes quotidiennes sur la table de nuit, grelottant dans sa parka. Chingolo est monté chercher dans sa tanière de la montagne le camarade T., délégué de la section cuivre et plomb. Ils redescendent ensemble à 23 h., le camarade prend son poste à l'usine à minuit.

T. me parle d'ONDORES, de l'attaque de la communauté par les Sinchis, qui ont laissé derrière eux 4 morts, des maisons brûlées, des femmes violées. C'est l'an passé en Juillet... Le procès continue, et la lutte paysanne pour récupérer les terres volées au profit de la SAIS, une de ces fameuses coopératives qu'a inventé le général Velasco.

Il me parle aussi du syndicat, les révolutionnaires ont chassé les revisos et conquis la majorité absolue. Leur fédération des mineurs a rompu avec la CGTP des staliniens. Elle même constitue un front

suite....

des trostkystes, des maoïstes de Patria Roja, du Focep d e Ledesma, et la UDP...

Il fallait cette unité révolutionnaire pour se battre contre les exploités... Se battre contre le plomb. Le lapin y résiste une demi heure le cobaye une heure...Et les hommes 15 ans. Après qu o i leurs poumons sont pourris. La "compensation" de cette souffrance ? 75 soles par jour... et, tout de même, une boîte de lait condensé, arrachée par une rude lutte.

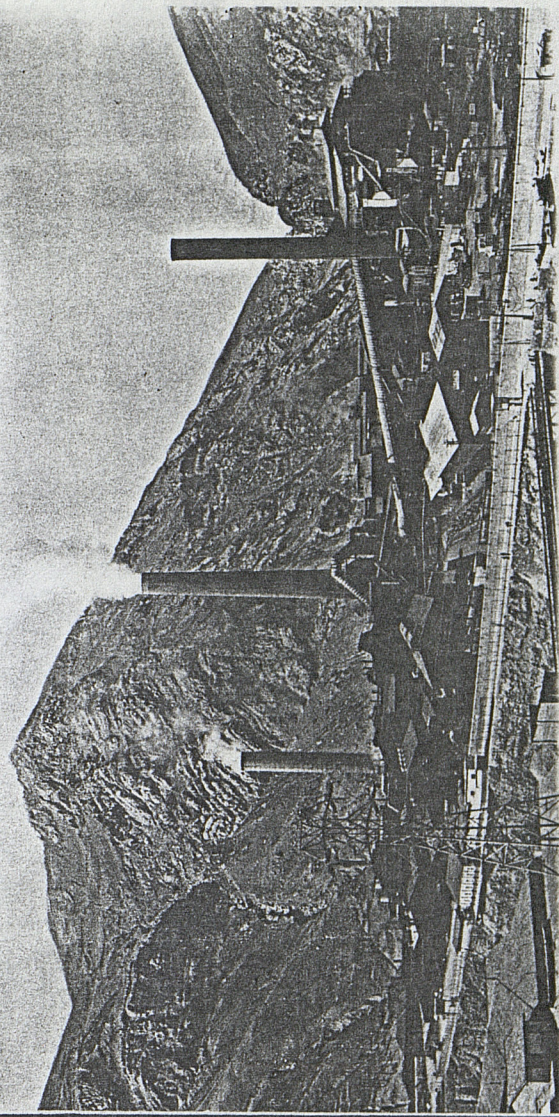
Mais la contamination attaque toute la contrée... Dans le sein de la mère, l'enfant en gestation a déjà son gramme de plomb dans les poumons: un bon départ pour entrer dans la vie... dans la mort du mineur paysan de la Oroya.

Dimanche, 22 Juin...

Un peu maladif, cet attrait de La Oroya! Ces cheminées géantes, ces fonderies qui vomissent dans le torrent, ces campements de misère et ces roches blanches, hostiles... minéraux au delà de la plus inhumaine symbolique. Sur le pont stratégique, un troupeau de llamas, incongru, au milieu des chammas décorés et fleuris, les llamas c'est un petit coup de chaleur dont on a bien besoin! Le bistrot ce matin est occupé par la noce qui festoyait hier soir au Club Ouvrier. Médusés nous regardons ces couples fatigués, morts d'ennuis, de fatigue et de la longue nuit. Ils ont dansé comme ça depuis hier soir, comme des zombies, et la violente musique des cuivres les accroche à un simulacre de vie. La noce danse, transie, comme si le laborieux accomplissement du rituel pouvait insérer le campement dans la vie des hommes.

Gérard Suberville.

CENTRO METALURGICO-LA OROYA



CORRESPONDANCE ET SOUSCRIPTION:

B. BRETON
1 rue Petion 75011 Paris

ANNUEL 30 F.

SOUTIEN 50 F.

DIC